SIÈGE D'AIN-MADI

PAR EL-HADJ ABD EL-KADER B. MOHI ED-DIN.

Aïn-Mâdi se trouve à 72 kilomètres environ à l'ouest d'El-Ar'ouat (الاغواط), à 28 kilomètres à l'ouest de Tadjemout (تاجموت), à peu de distance des derniers versants sud du Djebel-Amour, et sur la limite des provinces d'Oran et d'Alger.

Ce village, bâti sur un mamelon, domine une plaine sauvage dont les faibles ondulations s'aplanissent peu à peu ou disparaissent même à l'horizon : il présente au loin un amas de rochers grisâtres, et se compose d'une centaine de maisons pressées les unes contre les autres. Les deux principales demeures appartiennent au caïd et aux petits-fils de Sidi Ahmed et-Tedjini, fondateur d'une confrérie. Ces deux maisons, avec leurs proportions relativement monumentales, semblent avoir été jetées au-dessus des autres par un soulèvement du sol. Pour tout le reste, l'aspect est le même que celui des autres Ksar, avec leurs rues et leurs impasses tortueuses, étroites comme des couloirs. Ses remparts en pisé, surmontés symétriquement d'innombrables tourillons de forme pyramidale et abritant chacun une meurtrière, ont leur crête hérissée de découpures sinueuses ; ils sont percés de deux portes, l'une à l'ouest, l'autre à l'est.

Les habitants, au nombre de 700, obtiennent des jardins, autrefois véritable fourré, les légumes et les fruits nécessaires à leur existence. Les palmiers n'ont jamais pu y réussir, sans doute parce que les spongioles absorbantes de cet arbre, doué, dans les Ksar plus méridionaux, d'une si riche fructuosité, exigent une trop grande abondance d'eau.

Les Zer'ara (الزغارة) furent les premiers Arabes qui foulèrent, dans les temps nébuleux du passé, le terrain où s'élève aujourd'hui le Ksar d'Aïn-Mâdi. Un jour — il y a bien longtemps de cela — puisque, raconte la légende, c'était avant la conquête d'Alger par les Turcs! survint de l'ouest le nommé Sidi-Mohammed. Cet homme, pour une faible somme, acheta des Zer'ara l'emplacement sur lequel il éleva les premières maisons d'une ville, berceau

futur d'un célèbre ordre religieux. Il fut aidé dans ce travail par des amis du Maroc, que sa sainteté avait attirés sur ses traces.

Sa postérité et celle de ses compagnons se transforma bientôt en une assemblée qui acquit une juste célébrité dans l'univers par son érudition en tout genre de philosophie, dans le soufisme, surtout, et dans la loi. De nombreux étrangers affluèrent chaque jour dans cette pépinière de savants pour y récolter la science, et, quand ils s'en retournaient, il s'écoulait ainsi, par les portes de la ville, un flot non interrompu de gens instruits qui allaient déverser leur immense savoir dans les pays qu'ils avaient à traverser, et féconder à leur tour les nations jusqu'alors stériles. Le Ksar, disent avec emphase les habitants actuels, fut la source bienfaisante où les peuples de toutes les contrées vinrent boire l'oubli de leur ignorance. — Les personnes d'imagination moins brillante, auxquelles répugne toute amplification paradoxale, prétendent à tort que le mot (عين) pris dans son sens le plus simple, c'est-à-dire *source d'eau*, désigna primitivement la fontaine voisine, ensuite le village lui-même.

Depuis longtemps déjà, l'école avait reçu le nom de Madi (de مضى dont le participe actif Mâdi est journellement employé pour désigner un glaive ou un couteau à lame acérée), car la jurisprudence lui ayant découvert tous ses secrets, elle ne laissait plus aucune de ses questions indécises et sans lui donner à l'instant une solution nettement tranchée. De là, l'habitude de désigner cet assemblage de maisons sous le nom d'Aïn-Mâdi.

Le faible volume d'eau de la source ne permettait pas au Ksar d'élargir davantage sa ceinture ; alors la population se condensa tellement dans sa modeste enceinte que, débordant au dehors, elle se précipita du côté de l'est où elle devint la souche de la puissante tribu des Ouled-Mâdi (cercle de Bordj-Bou-Areridj).

Aïn-Mâdi eut souvent à souffrir des incursions des tribus environnantes ; maintes fois, elles lui enlevèrent ses troupeaux. Vers le commencement du 18e siècle, des troupes régulières apparurent sous ses murs. Moulai-Ismaïl, sultan de l'ouest, assujettit la ville à un faible tribut. Après lui, Moulai-Yazid ajouta à la lezma (اللزمة impôt sur chaque maison), une khedma (خدمة gratification) pour les gens de son goum.

En 1737, naquit dans le Ksar Sidi-Ahmed Ben Mohammed et-Tedjani (plus nouvellement, Tedjini). Le savoir extraordinaire de

ce marabout jeta la plus vive clarté sur son siècle. Presque toujours à Fez ou en voyage, il ne fit que de très-rares apparitions dans sa ville natale, qu'il choisit cependant pour être le siège ou le sanctuaire de la confrérie fondée par lui en 1786. Il mourut en 1814.

Cette confrérie, par l'étendue des pays qu'elle embrasse, par le nombre de ses adeptes, est l'une des plus importantes associations religieuses de l'Afrique septentrionale; mais, par son système de modération, elle est beaucoup moins hostile à une domination différente de celle qu'elle exerce que, par exemple, celles de Sidi Abd-Er-Rahman moula El-Djerjera, des Aïssaoua, des Derkaoua ou de Moulai-Taïeb, aux doctrines subversives. En outre, la plus grande partie de ses initiés, clair-semés dans les régions populeuses du Tell, ou disparaissant dans les horizons du Sahara, sont hors du rayon de la politique.

La considération dont Sidi Ahmed et-Tedjini avait joui toute sa vie, ne mit cependant pas le Ksar à l'abri des atteintes envieuses des conquérants. Le bey d'Oran, Mohammed-El-Kebir, le prit d'assaut en 1783, en chassa d'abord les habitants, puis les rappela, et finalement leur imposa la lezma. Osman, fils de Mohammed-El-Kebir, pour châtier les habitants portés à oublier le danger dès qu'il avait diminué, et faire rentrer l'impôt fixé par son père, fut obligé de camper avec une armée sous les murs d'Aïn-Mâdi (1787).

Déjà les Oulad Yagoub, les Oulad-Sidi-Mohammed Ben-Youcef du Djebel-Amour et d'autres tribus infestant les environs, s'étaient vainement ligués plusieurs fois pour piller le village.

L'illustre chikh laissa deux enfants qui continuèrent sa renommée : Sidi Mohammed El-Kebir, né vers l'année 1796, et Sidi Mohammed es-Ser'ir, né en 1799.

Sidi Mohammed El-Kebir devint naturellement le chef politique et religieux d'Aïn-Mâdi. En 1822, il vainquit les troupes du bey Moustafa, venu pour assiéger la ville (1). Cinq ans plus tard, victime de l'infâme trahison des Hachem, il périt en héros dans une bataille qu'il livra dans la plaine d'Er'ris au bey d'Oran, Hassan, accouru au secours de Mascara, que le marabout avait l'intention de soustraire à l'administration spoliatrice des Turcs.

(1) Ce Moustafa, dernier bey de Titeri, exerça le commandement entre les années 1819 et 1830; dépossédé à cette dernière date par le maréchal Clauzel, il quitta l'Algérie très-peu de temps après sa déchéance. *N. de la r.*

Sidi Mohammed es-Ser'ir succéda à son frère.

La confrérie, au moment de l'arrivée des Français en Algérie, avait atteint déjà, sinon son plus haut degré de grandeur, du moins avait pris un immense développement. Ses ramifications s'étendaient dans l'empire du Maroc, dans le Touat, à R'at, à R'edames, chez les Touareg, à Tlemcen, dans le Souf, à Tougourt, à Ouergla, dans le Djebel-Amour, à El-Ar'ouat, chez les El-Arba, les Oulad-Yagoub, dans le Djérid, dans la régence de Tunis, de Tripoli, même en Egypte et en Syrie ; en un mot dans tous les Ksar, dans toutes les tribus sahariennes, jusqu'aux limites les plus reculées du désert. Chaque année, de tous les points du monde musulman, arrivait une quantité considérable de *ziara*, consistant en tapis, chameaux, moutons, chèvres, dattes, pots de beurre, blé, orge, vêtements de toutes sortes, etc., etc. Chaque famille des Ksar du sud tissait annuellement un burnous ou un haouli pour la zaouïa. Les Touareg lui apportaient des esclaves et de la poudre d'or. Les Khouan, chez ce dernier peuple, portent autour du cou, comme signe symbolique, un chapelet en noyaux de jujubes. Le chikh Otman, que nous avons tous connu à Alger, avait cet ornement.

Il me semble que le concours, adroitement employé, de cette confrérie pourrait être d'une très-grande utilité pour attirer un peu du commerce du sud à El-Ar'ouat. Ce moyen, quoique entouré de beaucoup de difficultés, n'est peut-être pas irréalisable.

Voici l'oraison particulière à la confrérie de Tedjini, que chaque jour répètent des milliers de bouches :

ذكر سيدي احمد التجاني رضى الله عنه

اللطيف	ماية مرة
استغفر الله	كذلك
لا اله الا الله	كذلك

اللهم صل وسلم على سيدنا محمد الفاتح لما غلق والخاتم لما سبق ناصر الحق بالحق والهادي الى صراطك المستقيم وعلى اله حق قدره ومقداره العظيم كذلك

اللهم صل وسلم على عين الرحمة الربانية واليقوتة المشحفة المحايطة

بهركز البهم والاوان ونور الاكوان متكونة الادم صاحب الحق الربانى البرق الاسطع بهزون الارياح المالية لكل متعرض من البحور والاوان ونور كلام الذي ملات به كونك الحايطة بامكنة المكان * الهم صل وسلم على عين الحق التي تتجلا منها عروس الحقايق عين المعارف الاقوم صراطك التام الاسقم * الهم صل وسلم على طلعة الحق بالحق كنز الاعظم افاضتك منك اليك احاطة النور * صلى الله عليه وعلى اله صلاة تعرفنا بها اياه الله *

اثنتا عشرة مرة

« Dieu clément, (se répète 100 fois)

» Que Dieu soit miséricordieux, id.

» Il n'y a de Dieu que Dieu, id.

» O Dieu ! répands tes grâces et accorde le salut, — à notre seigneur Mohammed, qui a ouvert ce qui était fermé, qui a clos ce qui a précédé, qui fait triompher la vérité par la vérité, — ainsi qu'à sa famille, suivant son mérite et la mesure immense qui lui est dûe. (se répète 100 fois)

» O Dieu ! répands tes grâces et accorde le salut — à la source de la miséricorde divine, brillante comme le diamant, certaine dans sa vérité, environnant le centre des intelligences et des époques, — à la lumière des existences qui a formé l'homme, — à celui qui possède la vérité divine, — à l'éclair immense traversant les nuages pluvieux qui donnent l'abondance et qui remplit tout ce qui se dirige à la rencontre des mers et des temps, à la lumière de la parole dont tu as rempli ton Être dans lequel se renferme l'espace contenant tous les lieux. O Dieu ! répands tes grâces et accorde le salut à la source de la justice dont sont éclairées les tribus de vérité, à la source des connaissances, au plus droit, au plus complet au seul véritable de tes sentiers.

» O Dieu ! répands tes grâces et accorde le salut — à la connaissance de la vérité par la vérité, — au trésor le plus sublime, — ta largesse provient de toi et retourne à toi, — au cercle de la lumière sans couleur. — Que Dieu répande ses grâces sur lui et

sur sa famille, grâces par lesquelles, ô Dieu ! tu nous le feras connaître... » (se répète 12 fois.)

Cette oraison, répétée chaque jour par les Khouan, se dit au lever de l'aurore, à l'acer (de 3 à 4 heures du soir suivant la saison) et au coucher du soleil. Elle ne doit pas être prononcée à haute voix, mais assez distinctement cependant pour que les oreilles entendent ce que la bouche murmure. Celui qui n'est pas taleb dit, à la place de la dernière prière, 12 fois ces paroles du Koran :

« Dieu est unique, est éternel ; il n'a pas enfanté et n'a point été enfanté et n'a pas d'égal en qui que ce soit. »

Avant de commencer le récit du siège d'Aïn-Mâdi par El-Hadj Abd El-Kader Ben Mohi Ed-Din, il serait nécessaire, je pense, d'entrer dans quelques détails qui expliquent cette longue lutte de l'Emir contre Sidi Mohammed es-Ser'ir, second fils du fondateur de la confrérie, et fassent comprendre cette épisode d'une vie déjà si pleine de péripéties, épisode dont l'issue contraria au dernier point les vues ambitieuses d'Abd El-Kader et entama aux yeux des Arabes sa réputation de guerrier invincible.

El-Hadj Abd El-Kader venait à peine, comme un lumineux météore, d'éclairer d'un reflet nouveau la scène de la politique arabe, que déjà gonflé d'ambition et d'espérance, plein d'enthousiasme et d'illusions, il voulait chasser les Français de l'Algérie. Les Turcs n'existaient plus. Son but maintenant était de fonder une dynastie arabe dont il serait la souche ; de faire, des trois provinces actuelles de l'Algérie, un empire aussi puissant que celui du Maroc. En un mot, il voulait, se laissant conduire par son ardente imagination, être le créateur d'un pouvoir plus stable et moins éphémère que tous ceux qui avaient passé sur cette partie de l'Afrique, ou avaient tenté de s'y établir. Ce novateur d'une société presque éteinte marchait avec une rapidité vertigineuse vers cette fortune idéale, car son immense orgueil, en lui défendant de développer, d'approfondir cette résolution, l'empêchait de l'envisager comme une utopie, lui couvrait d'un voile impénétrable tous les détails, tous les obstacles contre lesquels il pouvait, sur sa route, trébucher en aveugle. A cette époque, notre gouvernement colonial avait une forme si vague, si indécise, que cette seule pensée, encore à l'état embryonnaire de retremper le peuple arabe dans le souvenir de son ancienne unité, annonçait un esprit bien éloigné d'être superficiel.

Parfois, cependant, malgré cette confiance immodérée dans ses moyens, il ne se cachait pas l'immense difficulté qu'il aurait à

jeter les troupes Françaises à la mer; mais il revenait vite à cette idée chimérique qu'en s'aidant de tous les Arabes, qu'en rabattant les populations guerrières du sud, sur le nord, les Français seraient étouffés, écrasés, sous leur multitude. Ce nouveau Tacfarinas ne recherchait pas précisément des victoires : ses réflexions vaniteuses l'avaient poussé vers cette probabilité concluante pour lui, qu'en produisant sans cesse des ennemis à la France, qu'en remplaçant sans cesse par de nouvelles armées, celles qu'on lui aurait abattues, il fatiguerait nos troupes, épuiserait nos ressources et finalement, nous dégoûterait de la conquête. Quel séduisant délire ! Comme il devait caresser doucement cette agréable rêverie, à laquelle, avec l'obstination d'un joueur incorrigible, il se cramponna jusqu'à la fin de sa vie politique et qui fut toujours le principal mobile de ses actions et la cause de ses continuels retours offensifs contre nous ! Les décrets de Dieu, pensait-il, lui avaient réservé l'accomplissement de cette tâche grandiose. Mais pour parvenir au résultat désiré, il fallait que ses armes parussent toujours victorieuses, et qu'une vaste suprématie religieuse fût attachée à son nom ; il fallait faire disparaître toutes ces antipathies de tribu à tribu, innées et comme instinctives chez l'Arabe, toutes ces inimitiés enfantines, mais tenaces, provenant de la multiplicité des goûts et des opinions, et qui seront toujours un des plus sûrs garants de notre puissance. Ce n'était pas là le moins difficile de sa situation ; il lui fallait encore s'élever, par une prépondérance politique et militaire, au-dessus de tous ces nombreux chefs de la féodalité arabe, dont chacun se considérait comme aussi noble, comme aussi grand que lui, et ne l'aidait que dans l'espoir d'un plus grand pouvoir, d'une plus grande liberté d'exactions seigneuriales. Son expérience lui démontrait l'urgence de dominer les masses, ainsi que cette aristocratie orgueilleuse, par un extérieur profondément religieux. Aussi, avec quel art, quelle science il savait amener la piété à son aide ! S'il n'avait pas eu à combattre une des plus fortes nations du monde, peut-être que son projet de ramener à lui toutes les autorités individuelles, toutes les croyances du pays, pouvait avoir quelque chance de succès (1). S'il avait réussi à vaincre ou à faire entrer

(1) Ceux qui ont étudié le passé de ce pays aux bonnes sources historiques, et son présent sous la tente Arabe ou dans le gourbi Kabile, ne peuvent pas croire à la possibilité de constituer ici une nationalité musulmane. Outre l'antipathie radicale des deux éléments essentiels, il en

dans son parti Tedjini, qui disposait d'une grande force morale, il nous aurait sans doute créé des embarras bien sérieux ; mais l'échec d'Aïn-Mâdi porta le coup le plus funeste à sa puissance future, car il fut dès-lors prouvé aux autres chefs Arabes que l'on pouvait impunément lui résister, et même le supplanter.

El-Hadj Abd El-Kader, depuis longtemps déjà, préparait les voies et les esprits à son projet colossal de souveraineté, afin de ne pas voir surgir tout-à coup devant lui des écueils infranchissables quand viendrait le moment de le mettre à exécution. Il avait employé d'abord la persuasion, avait mis toutes les influences du pays en contact avec le charme attrayant de son intelligence vraiment remarquable. Des écrits et des émissaires répandus à profusion dans les tribus qui reconnaissaient déjà son autorité, dans toutes les zaouïa ou confréries qui étaient naturellement les plus sûrs jalons de sa route ambitieuse, propagèrent rapidement ses idées au sein des populations ; la force, en dernier lieu, pensait-il, saurait maîtriser les opinions hostiles. Il révéla pompeusement une partie de sa pensée intime et distribua des rôles à tous ceux dont la réputation annonçait à la foule une haute origine, des talents militaires, et surtout des vertus religieuses. Parmi les hommes de cette dernière catégorie, il tenait par dessus tout à associer à ses vues Sidi Mohammed es-Ser'ir et-Tedjini. L'heure ayant sonné où il lui sembla que rien ne pouvait plus lutter contre sa volonté, il chercha à épouvanter le marabout par le récit de ses exploits et de ses victoires ; il ne négligea aucun raisonnement pour l'engager à la guerre sainte, pour lui démontrer avec subtilité et à l'aide de nombreux textes, que contribuer à chasser les impies du pays musulman était une œuvre pie et une loi posée par le Koran. Puis, il lui promettait que si, par son secours, les desseins que le Très-Haut lui inspirait avaient une heureuse issue, les honneurs qu'il lui réservait seraient immenses. Ainsi donc, il ne devait pas oublier qu'il n'agissait pas dans un intérêt personnel, mais pour la plus grande gloire de Dieu. Enfin, Abd El-Kader ne put un seul instant

existe bien d'autres entre les multitudes d'agrégations municipales, patriarcales ou féodales qu'on appelle tribus et qui constituent dans la population qu'il s'agirait d'unifier la plus riche collection de causes d'antagonisme que l'imagination puisse rêver. Le caractère éminemment sociable des Français, et l'infiltration irrésistible de leurs idées résoudront le problème d'une toute autre façon, nous en avons la ferme espérance.
(*N. de la R.*)

supposer qu'il rencontrerait de la résistance chez le marabout, il lui demanda, comme signe d'alliance, à échanger son chapelet contre le sien.

Tedjini se savait le centre d'un pouvoir spirituel légué par son père et son frère. Ce pouvoir, fermement assis sur les consciences, était bien plus réel que celui que l'émir, par de captieuses promesses, faisait miroiter à ses yeux. Sa position lui permettait de juger sainement l'état des choses : il voyait très-bien que, sous une feinte abnégation, Abd El-Kader cachait de grandes prétentions dont la moindre était de le subalterniser; or il pensait pouvoir toujours se maintenir indépendant vis-à-vis de la France ou d'Abd El-Kader ; et, dans l'éventualité d'une guerre malheureuse, n'avait-il pas les profondeurs du Sahara pour refuge ? Il chercha donc à se dégager brusquement des intrigues où le sultan essayait de l'envelopper pour l'absorber dans un système d'absolutisme complet. D'ailleurs, le plan d'Abd El-Kader lui apparaissait gros d'incertitudes et de traverses ; seconder de son appui cette ambition naissante c'était compromettre, dans les dangers d'une lutte pénible, la confrérie dont il était responsable et sur laquelle il pouvait compter. Et puis, dans un avenir éloigné, il est vrai, mais perceptible cependant, il lui sembla voir briller pour lui une couronne d'autocrate dans le sud. Bref, sa clairvoyance lui commandait de se dérober tout d'un coup aux témoignages inattendus de bienveillance de l'émir et d'échapper aux replis d'une ambition dont bientôt il ne serait plus temps de sonder toute l'étendue. Pour le moment, il ne tenait point à un accroissement de grandeur temporelle, laquelle, si elle n'était étayée par un ascendant religieux infini, serait bientôt renversée sous les chocs répétés, dont la versatilité arabe menace sans cesse tout pouvoir constitué. Il songea en outre que dans le cas d'un succès bien douteux, il ne pourrait propager les idées de la confrérie ou augmenter le nombre de ses adeptes dans la région du Tell, dont toute la population, depuis longtemps déjà, appartenait à une association religieuse qui ne se détacherait pas volontiers de ses initiés ; par conséquent, il lui faudrait revenir à Aïn-Mâdi avec des résulats fort minimes. Le sud était en somme son véritable domaine, et, s'en éloigner, c'était s'écarter de la route tracée par son père, c'est-à-dire, commettre une faute des plus graves.

Il répondit donc aux avances de l'émir que son action n'était pas assez sûre, que son crédit était trop faible pour l'aider avan-

tageusement dans une pareille guerre ; que lui ne se dissimulait pas que le bras seul de l'homme ne suffisait nullement pour mener à bonne fin cette entreprise, que Dieu certainement avait amené les Français en Algérie comme une épreuve pour les vrais croyants et que sa force divine saurait bien au moment opportun réduire en poussière ses ennemis. Du reste, personne ne pouvait l'obliger à prendre les armes contre sa volonté, et la raison d'entrer dans la direction où Abd El-Kader tendait à l'engager, ne lui avait encore été ni précisée, ni spécifiée. « Je suis, ajoutait-il en terminant sa lettre, chargé d'une nombreuse famille et le calme de la vie religieuse dans laquelle je me suis retiré, m'a fait contracter l'obligation et le devoir de diriger dans le respect de Dieu ceux qui me sont attachés, et non de les attirer dans des conflits dont on ne saurait prévoir la fin. »

Ce refus de s'avouer vassal d'Abd El-Kader fit grande sensation, car toutes les prises d'armes de l'émir, passant de bouche en bouche, prenaient dans le Sahara les proportions de victoires importantes. Aussi, le refus de Tedjini, étonna au dernier point tous ceux qui en eurent connaissance. Qu'allait-il en advenir ? cela présageait un duel à outrance, terminé par une catastrophe. Aussi, chacun se prépara au spectacle de la lutte du pygmée contre le géant, et à suivre toutes les phases du drame qui allait se dénouer dans le Sahara. Il va sans dire que tous, dès l'abord, prédirent le triomphe d'Abd El-Kader, car Tedjini dans son indépendance, n'avait presque pour tout soutien que l'opinion et une énergie qui centuple les forces ; l'autre, entouré de soldats, bien muni d'armes, doué de talents militaires, avait en outre pour excitant une ambition assez vaste pour n'être jamais assouvie, même par la domination universelle.

A la réponse du marabout d'Aïn-Mâdi, réponse qui déguisait mal son acre nuance de fierté et de rudesse sous une forme humble et presque timide, le caractère altier de l'émir fut d'abord seul froissé ; mais ensuite une immense colère bouillonna dans son cœur, quand il eut bien compris que ce qu'il appelait l'insolente bravade de Tedjini pouvait faire avorter tous ses desseins.

En effet, si le chikh, dont tout le Sahara suivait la secte, avait une autre pensée que la sienne, un autre but que le sien, et refusait de se lier à sa cause, d'autres chefs moins influents que lui ne tarderaient pas, au plus petit revers, à afficher vis-à-vis de lui le même esprit d'indépendance et s'efforceraient de secouer

les chaînes qui les attachaient à son pouvoir. Verrait-il froidement s'écrouler son édifice, juste au moment où les hommes religieux de son parti, à l'âme exaltée par la foi, suffisaient à peine pour comprimer tous les symptômes de jalousie qui se manifestaient autour de lui? L'exemple de réaction était dangereux. Il ne pensa donc plus qu'à prendre de force ce qui ne lui était pas accordé de plein gré. On était alors dans la saison de l'hiver de 1253. — Janvier 1838.

Tedjini, prévoyant que l'émir ne tolérerait pas longtemps cette injure sans en tirer raison, se disposa à affronter de son mieux son dangereux adversaire. Afin de s'attirer des auxiliaires et de mettre tous les torts du côté de l'agresseur, il ne manqua pas de montrer, par d'habiles discours, tout ce qu'aurait d'impie la conduite d'Abd El-Kader, s'il avait la hardiesse d'attaquer un marabout : ce n'était rien moins qu'un sacrilège. Il rassembla des armes et des munitions, fit venir une grande quantité de poudre du Mezab et de tous les Ksar, et répara les remparts. Il pouvait compter sur les habitants d'Aïn-Mâdi, tous dévoués à sa famille et prêts à lui donner leur sang; sur quelques contingents du Mezab, des El-Arba, et sur l'un des partis de El-Ar'ouat, les Oulad-Serr'in (أولاد سرغين) tous excellents soldats derrière des murs : il exalta encore leur dévouement. Pour préparer la population du Ksar à cette brusque transition d'un long repos à une guerre subite et terrible, il sema adroitement le bruit que l'émir voulait requérir ses chameaux et les traîner à sa suite contre les Français, dont chaque soldat était aussi grand et aussi féroce qu'un ogre. Cette énormité rencontra beaucoup de crédules chez ce peuple Arabe toujours si impressionnable quand ses intérêts sont en jeu, et dont la superstition est toujours si savamment exploitée par les hommes même supérieurs.

A l'approche du printemps, les Arabes du sud envoyèrent, suivant leur habitude, leurs troupeaux dans le Tell, où les pâturages étaient plus abondants. Abd El-Kader, informé de cette particularité, projeta d'ouvrir les hostilités par l'enlèvement des chameaux de Tedjini. Il prépara son coup de main dans le plus grand secret, car au moindre bruit, les bergers auraient disparu. Quelques cavaliers se blottirent dans des dépressions de terrain, aux environs d'El-Louha, (اللوحة à l'ouest de Téniet-El-Haad, entre les Oulad-Khelif et les Oulad-Aïad) et, un matin, surprirent les pâtres

sans défiance, s'emparèrent de 300 chameaux des gens des Ksar du sud, de 100 chamelles des habitants d'Aïn-Mâdi et de 131 chameaux appartenant à celui que l'émir considérait déjà comme son ennemi le plus impudent, ainsi que des marchandises, dattes, tissus, etc., que les tribus du Sahara vont échanger chaque année dans le Tell contre du blé et de l'orge. Ce guet-apens, qui ne lui fit courir aucun danger, lui aliéna beaucoup de nomades du sud.

Dès que la nouvelle de cette razia parvint aux oreilles de Sidi Mohammed, il écrivit à l'émir pour lui demander quels motifs l'avaien conduit à s'approprier ses chameaux avec tant d'injustice. El-Hadj Abd El-Kader lui répondit que dans cet acte il avait suivi son bon plaisir et agi dans l'intérêt de la religion, qu'il n'avait pas à solliciter son agrément ; que ses chameaux et ceux de ses amis lui étaient nécessaires pour la guerre sainte. Le chikh, souple et cauteleux dans ce moment critique, ne voulut pas irriter davantage l'émir par des représailles inconsidérées. Il espérait que la douceur, la patience, reculerait le moment décisif et produirait quelque incident fortuit qui tiendrait éloigné El-Hadj Abd El-Kader.

Il adressa donc un mi'ad (ميعاد goum de quelques cavaliers) à l'émir, alors à Médéa, avec une gada et une lettre dans laquelle il implorait la paix, lui rappelait que le pouvoir seul lui manquait, et non la bonne volonté, pour l'aider dans la guerre sainte contre les Français, puis le priait de lui restituer les troupeaux dont il s'était rendu maître sans doute par méprise. Le sultan accepta les cadeaux de Tedjini, lui donna l'aman en échange, mais ne lui restitua point les chameaux. (Printemps de 1254, mars, avril 1838)

Cependant, les gens irascibles et envieux, les courtisans, ne cessaient de répéter à leur idole, qu'étant possesseur d'immenses richesses, l'homme qui commandait à Aïn-Mâdi devait lui fournir les subsides nécessaires aux dépenses de la guerre sainte. Ils accusèrent de tiédeur ce chef de confrérie, dépeignirent à l'émir cette ville autonome échappant à sa suzeraineté, et l'un des meilleurs points stratégiques qu'il eût à choisir pour se mettre en rapport avec l'extrême sud ; d'ailleurs, sa présence seule aplanirait toutes les difficultés qui avaient surgi entre eux. Il fallait punir le langage présomptueux du chikh et se substituer à son omnipotence dans le sud. Près de toutes ces voix adulatrices, une objection sage pour dissuader Abd El-Kader de sa folie n'aurait pas été admise.

L'émir, obéissant autant à son inimitié journellement excitée qu'à son ambition, prêta l'oreille aux flatteries et aux perfides conseils. Il supputa ses moyens, expédia ses ordres et se rendit à Takdimet, où il attendit la complète réunion de ses troupes, auxquelles il adjoignit les contingents des Oulad-Mokhtar sous la conduite de Ben-Aouda, des Oulad-Chaïb commandés par Djedid Ben-Youcef, des Oulad-Khelif par El-Kharroubi, des El-Ahrar par Djeloul, et des Hachem. — Cette dernière tribu, disent les Arabes, si elle fut la première cause de l'élévation d'Abd El-Kader, fut aussi celle de sa chûte. Soldatesque immorale, elle le déconsidéra par des désordres de toute nature commis sur son passage; elle ne respectait rien, et la voix de son chef, bien souvent, ne put contenir ses honteuses passions. La même tribu, en 1827, avait appelé Sidi Mohammed El-Kebir pour la dérober à la tyrannie des Turcs et l'avait abandonné lâchement à la vue de l'ennemi.

L'armée d'Abd El-Kader devait encore être grossie sur sa route, de nombreux goums. Ses ressources, déjà considérables, ne l'étaient pas encore assez pour lui garantir, comme on le verra, une prompte victoire, pour l'empêcher de se heurter et de se briser contre un orgueil aussi inébranlable que le sien. Il accumula autour de lui des provisions de toutes sortes, s'embarrassa plutôt qu'il ne se munit de tout ce qui était réputé utile pour une longue excursion et organisa sur un bon pied ses troupes régulières. Il se mit enfin à la tête de son corps expéditionnaire et prit la route du Sahara.

Le premier jour, il coucha à Beni-Median, puis à Aïn El-Beraneus (près de la Mina), à Aïn-Zidi, à Aïn El-Ouceukh, à Menzel El-At'euch, à Oued El-Bida. De cette dernière halte, l'émir détacha M. Roche, qui l'avait suivi et qu'Abd El-Kader aimait comme son enfant, auprès de Tedjini, ainsi que 20 cavaliers des El-Ahrar, avec la mission de dire au marabout, que s'il ne voulait pas endurer tout le poids de son ressentiment, il eût à venir immédiatement à sa rencontre. Pour pallier en même temps le caractère impérieux de cet ordre, il lui insinuait adroitement et avec cette flexibilité doucereuse dont l'indigène a seul le secret, que cette démarche n'était pas du nombre de celles qu'un Sultan réclamerait de son sujet, mais simplement de celles qui particulariseraient les droits d'un marabout d'une extraction supérieure. Le chikh répondit à cette injonction dissimulée qu'il ne reconnaissait pas à El-Hadj Abd El-Kader les attributs de marabout, qu'il n'irait pas au-devant

de lui, que tout ce qu'il avait pu faire c'était de lui envoyer une gada.

En effet, le lendemain du jour où M. Roche quitta l'émir, un mi'ad qu'il n'avait pas aperçu le croisait sur sa route et arrivait à Sidi Bou-zid en même temps qu'Abd El-Kader.

Les gens qui composaient ce mi'ad dirent à l'émir : « Notre seigneur et maître nous a chargés de le renseigner sur ce qui vous amène dans le Sahara. Votre attitude, votre direction indiqueraient que vous suscitez la guerre contre nous. Quel avantage en retirerez-vous ? Nous n'avons que des cailloux et du sable à vous offrir ; vous ne récolterez que la soif, les fatigues et les regrets. Auriez-vous oublié que vous nous avez accordé l'aman, il n'y a pas encore bien longtemps ? » Abd El-Kader, éludant toute explication, répondit d'une manière évasive : « Je viens me réjouir en visitant le pays dont Dieu m'a donné la possession. »

De Sidi Bou-Zid, l'émir campa à El-R'orfa, à Debdaba, à Tadjemout, et enfin devant Aïn-Mâdi, où il déboucha le 12 de Rabi premier de l'année 1254 (5 juin 1838). Il avait mis 14 journées pour se rendre de Takdimet à Aïn-Mâdi, parce qu'il espérait que Tedjini reviendrait sur la résolution de s'opposer à lui et que sa susceptibilité trop scrupuleuse s'évanouirait par la réflexion. Il s'attendait donc à chaque instant à le voir lui-même apporter sa soumission.

Les deux joûteurs étaient en présence. Abd El-Kader installa son camp à peu de distance du Ksar, près de Ras El-Aïoun. Tedjini lui avait préparé, hors de la ville une réception splendide. Bien que lui-même ne se fût pas encore présenté, la somptueuse diffa, les précieux et abondants cadeaux ne furent pas repoussés. La nuit, en face de l'orage prêt à éclater, se passa toute pleine d'une inquiétude solennelle pour les habitants ; néanmoins, aucun événement important ne la troubla. Le jour mit un terme à cette crainte fiévreuse. Abd El-Kader expédia des cavaliers des El-Ahrar et des Hach'em à Sidi Mohammed pour l'inviter à se rendre auprès de lui, afin de causer ensemble sur tout ce qui pouvait être utile à la religion. Le marabout résista à cet ordre, et pour motiver ce refus, par un semblant de raison, répondit qu'il redoutait une trahison. L'émir, surmontant son dépit, lui fit dire par les mêmes parlementaires : « Vous n'avez rien à craindre, je veux seulement que vous veniez me trouver. » Cette démarche eut un résultat aussi négatif que la première et n'aboutit qu'à une tension plus raide entre les deux rivaux. Il attendit vainement pendant 8 jours que son adver-

saire se livrât à lui. Abd El-Kader supposait toujours que la malveillance ou un mal-entendu retenait Tedjini ; qu'enfin capté par une apparente modération, il finirait par tomber entre ses mains, et qu'alors il le contraindrait facilement, par menaces ou persuasion, à s'excuser de ne l'avoir pas encore salué sultan. Toutes ces restrictions ne lui servirent de rien. Tedjini aurait fait le premier pas que l'émir, satisfait de cette humilité, n'aurait sans doute pas assiégé Aïn-Mâdi ; mais dans cette question inflexible de prééminence où tous deux s'accrochaient et qui, même chez les nations civilisées, pronostique le bouleversement des peuples, le chikh, pour sa considération personnelle, — traduisible par le mot *nif* (نيف أنو amour-propre), — ne pouvait se résoudre à cette démonstration respectueuse. El-Hadj Abd El-Kader, voyant que le marabout ne fléchirait pas et ne s'imposerait pas le plus léger sacrifice, coupa court à l'indécision où il avait flotté jusqu'alors, et se rapprocha du Ksar, sous lequel, avant de l'investir, il déploya ses troupes qu'il fit ensuite défiler par ostentation. (Premier jour de rabi second, fin juin-juillet).

Il engagea immédiatement le combat, qui dura depuis le matin jusqu'au milieu du jour. Il débusqua d'abord les assiégés des jardins les plus éloignés de la place, mais il en fut repoussé avec perte par les habitants ; ce ne fut que le lendemain, après une mêlée acharnée, qu'il parvint à les occuper définitivement. Chez les assiégés, 4 hommes furent tués. Ce prélude qui inaugurait si heureusement les débuts du siège, remplit de joie l'émir. De leur côté, les habitants, qui avaient avoué leur impuissance à combattre dans des jardins, n'en résolurent pas moins de défendre leurs maisons avec courage.

Abd El-Kader avait amené avec lui 2,000 fantassins dont 200 réguliers, deux obusiers de 24, servis par 30 canonniers : ces pièces étaient approvisionnées à 110 boulets et 60 obus. Les 4 aghas avaient un millier de cavaliers sous leurs ordres ; plusieurs autres goums venaient de les rejoindre. Quatre tribus des Oulad-Naïl lui avaient fourni, savoir : les Oulad-Si-Mohammed 100 chevaux ; les Oulad-Yahya Ben-Salem 15 ; les Oulad-Aïssa 30 ; les Oulad-Saad Ben-Salem 10. Les tribus du Djebel-Amour augmentèrent sa colonne de 60 cavaliers ; les Oulad-Sidi-Chikh Ben-Ed-Din de 80 ; les Oulad-Fereudj (Bouçaada) de 20 ; les Hadjad (Laghouat) de 40. — Total de sa colonne : 3585 combattants et 2 obusiers : plus tard elle devait être portée à 8000 hommes.

Tedjini n'avait à lui opposer que la population, numériquement bien inférieure, d'Aïn-Mâdi et un nombre très-restreint d'auxiliaires, savoir : 166 hommes des Oulad-Serr'in (fraction d'El-Ar'ouat) sous la conduite de Yahya Ben-Salem ; 170 des Oulad-Salah (El-Arba) ; 17 habitants du village de R'icha ; 20 de Tadjemout ; 22 d'Haouïta et 15 autres étrangers de diverses origines, tant Juifs que Musulmans ou Mezabis ou Nègres. Total 710.

Pendant tout le mois de Djoumada premier (juillet-août), Abd-El-Kader se maintint près des jardins. Au feu éteint des combats succéda la ruse pour s'introduire dans la ville sans coup férir. Ainsi, il détourna les eaux de la fontaine ; mais les assiégés creusèrent des puits dans leurs maisons. Il chercha à nouer des relations dans le Ksar, à faire jouer tous les ressorts de l'intrigue ; tout ce manège fut inutile : il ne rencontra pas une seule âme vénale ou servile. Ses stratagèmes, toujours pénétrés par les assiégés que la méfiance rendait vigilants, ne reçurent pas même un commencement d'exécution.

Dès les premiers jours de son arrivée, l'émir s'aperçut que ses forces n'étaient pas assez nombreuses pour bloquer Aïn-Mâdi et vaincre la résistance inattendue des habitants. Il manda ses troupes restées dans le Tell et ordonna d'en recruter d'autres. Bientôt, arrivèrent les Koulour'lis de Médéa, de Miliana, de Tlemcen, et les goums de plusieurs tribus. Son armée devint ainsi formidable.

Avec ces renforts, il recommença l'attaque, pénétra jusqu'au milieu des jardins et tua 6 hommes aux assiégés. Pensant avoir suffisamment effrayé les habitants, il sursit encore aux opérations pour réitérer ses avances de paix ; il demanda leur soumission et une gada. Ils s'empressèrent d'accéder à ses offres et lui envoyèrent deux juments, deux esclaves avec ces paroles : « Tout ce que vous requerrez de nous, nous vous le donnerons. » Mais comme leurs présents n'étaient pas accompagnés de Tedjini, — car bien qu'ils désirassent vivement l'éloignement du sultan, les assiégés ne pouvaient cependant pas lui livrer le chikh dont ils étaient responsables vis-à-vis de la confrérie, — El-Hadj Abd El-Kader imputa ce semblant de bonnes dispositions à la terreur salutaire qu'il leur avait imprimée et repoussa la gada. « Je n'exige de vous, leur dit-il, qu'une seule chose : la sortie du marabout et sa venue dans ma tente. Vous m'apporterez ensuite vos armes et vos munitions ; une porte de la ville me sera ouverte et j'entrerai à la tête de mon armée. « A ces exigences inadmissibles, les habitants, qui préten-

daient connaître la valeur véritable des promesses de l'émir, moins que jamais eurent confiance en lui. Ses nombreux subterfuges ne leur avaient-ils pas été décélés ? Récemment encore ne leur avait-il pas accordé l'aman et ne venait-il pas aujourd'hui les assiéger ? Ces réflexions ravivèrent leurs craintes de demeurer victimes de sa rancune vindicative et ils se renfermèrent plus obstinément que jamais dans leur refus de vassalité.

La poudre parla donc de nouveau ; mais pendant un mois (Djoumada second — août-septembre), on se borna de part et d'autre à des escarmouches sans importance, qui coûtèrent 8 hommes à Aïn-Mâdi. Abd El-Kader suspendit encore les travaux du siège pour sommer les habitants d'avoir à accepter un accommodement consistant à lui donner 20,000 réaux (37,200 francs) comme contribution de guerre ; après leur paiement, il s'engageait à lever le siège. Dans le moment, cette somme n'était pas en leur possession : ils lui proposèrent alors de ne lui en payer sur-le-champ que la moitié, lui demandant un délai pour se procurer le reste. L'émir eut l'air de consentir. Afin de lui fournir une preuve de leur bonne foi, les assiégés lui firent aussitôt parvenir la moitié de la subvention stipulée, 1,000 réaux de Khedma pour ses cavaliers ; et, pour garantir le reste de la somme, lui remirent 10 jeunes gens des meilleures familles comme ôtages, les fils de Kadour Ben-Ibrahim, Tahar Ben-Belkacem, Mohammed Ben-Daoud, Miloud Chenguiti, Khouïra, Ben-Fekirin, El-Aïmeche, Guerezdali, El-Aarbi Ben-Touïmi, At'allah Ben-Bou-A'iliche.

L'entente, le bon accord semblaient devoir sceller ces préliminaires de la paix. Les deux champions paraissaient oublier leur ardeur ; ils allaient donc transiger et rabattre tour-à-tour de leurs prétentions. Vingt jours s'écoulèrent sans secousse, sans ébranlement. Les assiégés sortaient de la ville et parcouraient le camp des assiégeants qui, eux aussi, circulaient en toute sécurité dans le Ksar ; des ventes, des achats avaient déjà lieu. Le désir que tout le monde avait d'une réconciliation sincère se réalisait donc enfin. Mais le 20e jour (dernier tiers de redjeb, du 9 au 19 octobre), cette trève accidentelle fut rompue. El-Hadj Abd El-Kader ayant annoncé à Tedjini son dessein d'être admis dans la ville avec toute son armée pour faire la prière du vendredi dans la mosquée, les assiégés comprirent que cette nouvelle obsession n'était qu'un prétexte spécieux. Cette fâcheuse tendance de l'émir à trop exiger refroidit les esprits : tous les germes de la paix disparurent.

Les habitants répondirent au sultan que si lui seul voulait entrer dans la ville pour accomplir ce saint devoir, personne n'y mettrait obstacle ; mais qu'il était tout-à-fait inutile à ses soldats d'y venir avec lui, puisque la mosquée ne pouvait tous les contenir. Tedjini, dont la popularité s'était créé des intelligences parmi les assiégeants, avait été prévenu par des transfuges de sa confrérie que l'émir masquait une trahison s'il manifestait la volonté de s'introduire dans le Ksar avec quelques troupes. En outre, une lettre jetée par-dessus les murs disait : « Réprimez toute confiance insensée; ne côtoyez pas de trop près un abîme où vous seriez tous engloutis. Ne vous laissez pas éblouir, ni envelopper par des paroles trompeuses, car vous succomberiez. » Cette piété soudaine n'était qu'une feinte évidente.

Ces refus successifs n'aboutissaient qu'à ramener les choses à leur premier état, loin de les abréger. La colère d'Abd el-Kader devint terrible : il ordonna à son armée de reprendre les armes. Un combat sanglant pour lui s'engagea dans les jardins voisins des remparts; il dura trois jours. Neuf personnes d'Aïn-Mâdi furent tuées. Du côté de l'émir, les pertes durent être considérables, puisque, pour les cacher, les morts furent ensevelis pendant la nuit : la même fosse contint trois et quelquefois même quatre cadavres.

Il avait toujours gardé les ôtages près de lui.

Pendant 40 jours (du 20 octobre au 30 novembre), on ne cessa de combattre. Tout ce qui tombait sous la main était à l'instant converti en armes par les assiégés. Les ennemis avaient tellement resserré leurs lignes, que les pierres lancées par les habitants de la ville leur blessaient ou tuaient souvent des hommes. De nombreuses embuscades avaient été dressées. Les assiégés ne s'aventuraient plus hors de la ville ; les portes ne s'ouvraient plus. Peu familiarisés d'abord avec leurs adversaires, dès les premiers combats, ils avaient senti le désordre se mettre dans leurs rangs ; peu à peu ils s'étaient aguerris et transformés en tireurs redoutables.

ARNAUD,
Interprète militaire.

(La fin au prochain numéro)